Civilisations

Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines

54 | 2006

Expériences de recherche en République démocratique du Congo

La mémoire populaire urbaine au Musée de Lubumbashi

Violaine Sizaire

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/465>

DOI : 10.4000/civilisations.465

ISSN : 2032-0442

Éditeur

Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2006

Pagination : 209-222

ISBN : 2-87263-006-6

ISSN : 0009-8140

Référence électronique

Violaine Sizaire, « La mémoire populaire urbaine au Musée de Lubumbashi », *Civilisations* [En ligne], 54 | 2006, mis en ligne le 01 avril 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/civilisations/465> ; DOI : 10.4000/civilisations.465

La mémoire populaire urbaine au Musée de Lubumbashi

Violaine SIZAIRE

Résumé : Dans le cadre de la première exposition du cycle « Mémoires de Lubumbashi », des enquêtes ont été menées afin de mieux cerner ce qui tient lieu de patrimoine à la population lushoïse. Ont ainsi été récoltés des objets et photos de la vie quotidienne ainsi que des témoignages biographiques auprès d'informateurs choisis en raison de leur âge et de leur désir de transmettre leur vécu aux jeunes générations, des peintures populaires, des journaux, des photos, des rédactions d'élèves du secondaire et ce, afin de rendre compte de la multiplicité des mémoires. Les résultats ont été présentés au musée de Lubumbashi en août 2000 et étaient accompagnés d'activités performatives telles des témoignages biographiques suivis de débats avec le public, des prestations musicales ou théâtrales. Si les visiteurs ont manifesté leur intérêt quant aux objets exposés, ils ont surtout apprécié les activités performatives.

Mots-clés : musée, mémoire populaire, patrimoine, objets

Summary: In the context of a first series of exhibits about popular memory in Lubumbashi, research was carried out to grasp how people there perceive heritage. Objects and photos were assembled as well as biographic testimonies of informants selected on criteria of age and their desire to transmit their experience to the next generations. Popular paintings, newspapers, photos, secondary school essays were used to account for the multiple dimensions of memory. The results were presented in the Lubumbashi museum in August 2000, accompanied by performances, such as personal narratives followed by debate, concerts and theatre. Although visitors were interested in the objects exhibited, they preferred the performances.

Key words: museum, popular memory, heritage, objects.

Contexte et organisation

Les musées de conception occidentale implantés en Afrique intéressent peu la population locale (Gaugue 1997). Celui de Lubumbashi, qui abrite une des collections ethnographiques les plus riches qui soient en Afrique centrale dans une intéressante architecture de Claude Stroebe (1950) (*photo 1*), attire très peu de visiteurs, sinon quelques groupes scolaires, malgré son accès libre et la présence d'agents dynamiques et motivés. Ces derniers incriminent la méfiance des Lushois à l'égard des objets exposés, apparentés à la sorcellerie ou au monde des morts; la reconstitution de plusieurs tombes dans la section d'archéologie est mal perçue. Pourtant, cet état de fait n'est pas dû à un désintérêt total de la population africaine vis-à-vis du patrimoine culturel, mais plutôt à un intérêt orienté vers un patrimoine plus local, si l'on en juge d'après les travaux de Gaugue (1997) ou de Ravenhill (1994). Mentionnons aussi l'expérience réussie du District Six Museum, en Afrique du Sud, qui a reconstitué, avec la collaboration de ses anciens habitants, la vie de ce quartier multiculturel rasé durant l'apartheid (Breytenbach 1997).

Photo 1 – Musée de Lubumbashi en 2000 © Marc de Haan et Muriel Muret

C'est dans cet état d'esprit que fut mis sur pied le cycle « Mémoires de Lubumbashi » dont cet article sera le compte rendu, étape par étape, de la première exposition (août-septembre 2000, musée de Lubumbashi) et dont le catalogue initial a été à la base d'un ouvrage collectif (Sizaire 2001)¹. Le but de ce cycle était de parvenir à mieux cerner les

1. Le cycle a donné lieu à plusieurs expositions échelonnées sur trois ans, mais n'ayant participé de bout en bout qu'à la première, je limiterai mon exposé à celle-ci.

usages mémoriels et identitaires des objets de la vie quotidienne et de les mettre en valeur sous forme d'expositions pour sensibiliser la population de la ville à une certaine forme de son patrimoine.

Notre démarche muséographique visait à constituer une collection à partir d'objets choisis par la population elle-même. Investiguer du côté des objets de la mémoire familiale nous a aussi semblé approprié pour redynamiser le musée, faire connaître les recherches sur la mémoire menées pas les historiens de l'Université locale et nantir le musée d'une nouvelle section consacrée à l'histoire et à la mémoire urbaines.

Sur base de cette idée de départ, les choses se sont rapidement mises en place pour faire face à l'organisation : un comité scientifique a été constitué et plusieurs institutions ont été avisées et impliquées². Au cours des cinq mois de préparation, le comité scientifique s'est réuni une à deux fois par mois pour découvrir et commenter les artefacts récoltés, fournir de nouvelles pistes d'investigation et faire le point sur les différentes démarches relatives à l'organisation.

Enquêtes de terrain

Récolte des objets, documents administratifs et photos

Dans un premier temps, la récolte des objets a été confiée à Claude Mwilambwe, enquêteur régulier des historiens de l'UNILU. Sa tâche était d'entrer en contact avec des ménages lushois afin de leur demander quels objets en leur possession pourraient être le support de leurs souvenirs et de rapporter les souvenirs en question. Compte tenu du peu de temps dont nous disposions et du caractère intime des enquêtes, les personnes contactées par Claude Mwilambwe appartenaient à un réseau d'informateurs privilégiés avec lesquels les historiens avaient déjà travaillé. De par cette proximité, les informateurs n'hésitèrent pas à confier, sans contrepartie financière, des objets personnels à propos desquels ils livraient des témoignages intimistes et détaillés. En revanche, les objets récoltés furent assez peu nombreux et peu représentatifs de l'ensemble de la population lushoise : ils avaient appartenu généralement à des personnes ayant vécu leur jeunesse dans les années 1950-1960, bénéficiant d'un certain degré d'instruction et relativement aisées, comme la plupart des informateurs contactés lors des études antérieures.

Ces limites ont incité le comité scientifique à engager un autre enquêteur, Richard Kayabala, afin d'étoffer la collection. Il a investigué du côté de ses connaissances et, sur base de recommandations de celles-ci, a élargi son réseau. Il a ainsi récolté une quarantaine d'objets, plus tardifs (généralement des années 1960-1970) et des témoignages plus succincts mais intéressants tout de même.

2. Membres du comité scientifique : Dibwe Dia Mwembu (UNILU), président du comité; Bogumil Jewsiewicki (Université Laval); Kalaba Mutabusha (UNILU); Kizobo O'Bweng-Okwess (UNILU); Lwamba Bilonda (UNILU); Muya Wa Bitanko (directeur du Musée); Ngandu Mutombo (UNILU); Pierre Petit (FNRS, ULB, ULg); Jean-Luc Vellut (UCL); Violaine Sizaïre (commissaire de l'exposition). Institutions partenaires : le CELTA (Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions), Université Laval, Québec; la Commission universitaire pour le développement (CUD, Communauté française de Belgique); le Département d'histoire de l'Université de Lubumbashi (UNILU); le Musée de Lubumbashi; le Musée royal de l'Afrique centrale (Tervuren); l'Observatoire du changement urbain (UNILU, Université libre de Bruxelles, Université de Liège).

Bien que bénéficiant d'enregistreurs, les enquêteurs n'en ont pas fait usage et préféraient laisser parler les personnes pour reproduire ensuite sur fiche le contenu général du discours. L'enregistreur constitue souvent un frein à l'expression, mais il est évident que le travail aurait gagné en qualité si nous avions possédé le texte intégral en swahili.

Les objets-mémoires ont été récoltés auprès de 109 personnes et rentrent dans trois grandes catégories : des objets (vêtements et accessoires; objets ménagers tels que casseroles, gobelets; objets mobiliers non ménagers tels que machines à écrire, lampadaire, etc.; objets décoratifs; livres; objets divers tels que pièces de monnaie, armes, etc.), des photos (de famille ou liées à des événements politiques, etc.) et des documents administratifs (livrets d'identité, certificats d'enseignement, livrets de travailleur, certificat médical obligatoire de la femme célibataire).

Au fur et à mesure de leur récolte, les objets étaient apportés au musée avec le témoignage s'y rapportant (*photo 2*). Chaque objet était aussitôt inventorié dans une base de données informatique reprenant un numéro d'inventaire (reporté sur chaque objet), la date d'inventaire, une description sommaire, la date d'acquisition de l'objet par son propriétaire, le nom du propriétaire, la retranscription de la fiche fournie par l'enquêteur et le nom de ce dernier. A la fin de l'exposition, on ajouta la date de la restitution de l'objet à son propriétaire ou, le cas échéant, le montant de son achat (nous y reviendrons). Cette base de données a servi à rédiger les notices et panneaux explicatifs de l'exposition et un catalogue.

Photo 2 – Local où sont entreposés les objets et peintures récoltés

A titre d'exemple (*cf. photo 3*) :

Inv. : ob.2000.0009 (22.05.2000)

Dénomination : sac à main

Date : janvier 1965

Propriétaire : Mme Marie-Cécile Ilunga

Témoignage :

Je réponds au nom de Mme Marie-Cécile Ilunga. J'ai vu le jour en 1928. Je suis l'épouse de M. Alphonse qui a travaillé comme enseignant durant toute sa carrière. Pour le moment, il est retraité. Je me suis procuré ce sac à main en janvier 1965. Mon mari m'avait donné de l'argent pour me féliciter, me récompenser. A la fin de chaque mois, il me donnait de l'argent pour la ration alimentaire; je m'organisais toujours pour ne pas utiliser tout l'argent. Ainsi, il restait toujours quelque chose. Après plusieurs mois, je fis une surprise à mon mari en lui montrant cette somme d'argent. Il s'en servit pour se payer un vélo. Quelques temps après, il me paya ce sac pour me remercier, me récompenser. Je l'ai utilisé jusqu'en 1975. Par après, je l'ai gardé. Je l'utilise pour conserver les médicaments. Je m'en sers aussi pour prodiguer des conseils à mes filles, les exhortant ainsi à ne jamais être cupides en matière de gestion d'argent. Deux d'entre elles m'ont comprise. Leurs maris sont venus me voir pour me remercier. Ils ont reconnu qu'ils ont réussi à se procurer plusieurs biens grâce à une bonne gestion d'argent de leurs femmes.

(Témoignage recueilli par Claude Mwilambwe).

Achat : 400 FC

Photo 3 – Sac à main de Mme Ilunga

Evoquons brièvement quelques caractéristiques récurrentes apparues dans les témoignages relatifs aux objets récoltés (Petit et Sizaire 2001). Beaucoup d'entre eux évoquent un don ou un cadeau (essentiellement entre époux, mais aussi entre parents et enfants, entre belle-mère et belle-fille, entre employeur et employé). Le souvenir qui se rattache à l'objet concerne alors les circonstances d'acquisition, souvent liées à la notion de récompense. Les objets sont souvent aussi liés à l'idée d'une transmission intergénérationnelle : ils servent de support à un discours qui exhorte les jeunes générations à bien se comporter. Le témoignage de Mme Ilunga à propos de son sac à main illustre très bien l'idée de don/récompense et de transmission.

Beaucoup de témoignages liés aux objets évoquent l'époque où les biens de consommation étaient plus accessibles et permettaient de manifester explicitement la position sociale :

Ces souliers me furent offerts par mon mari... ils étaient en vogue à cette époque. Toute femme digne devait en avoir car ils donnaient du succès, du poids à celle qui les portait. Ils coûtaient très chers, c'est pourquoi ils n'étaient pas à la portée de n'importe qui. Ainsi, seuls les hommes ayant les moyens pouvaient les procurer à leur femme.

Une dizaine d'objets nous ont été prêtés par des citadins d'origine rurale qui voulaient, par ceux-ci, évoquer leurs origines. Ainsi, une femme nous raconte que, le jour de son arrivée à Lubumbashi, elle a demandé à son mari de lui acheter une petite statuette en ivoire car

... cette statuette symbolise la sagesse de la tribu de notre couple, c'est-à-dire de la tribu de Goma (Kivu). Je la plaçais toujours dans la vitrine en face de la porte d'entrée. A cette époque, nous restions sur l'avenue du 30 Juin... Si je l'ai gardée jusqu'à maintenant, c'est parce que je voudrais expliquer un jour la valeur de ma culture à mes petits-enfants avec cette statuette.

Certains objets ont une connotation nettement plus politique (sécession du Katanga, etc.) ou rappellent l'administration coloniale (cartes de résidents, etc.) et son système de répression, comme ce tableau représentant la scène de la chicotte :

J'ai payé expressément ce tableau (1957) pour me servir de souvenir, ainsi qu'à mes enfants. C'est un souvenir de l'humiliation que le Belge nous a fait subir... Je me suis toujours servi de ce tableau pour faire part à mes enfants des bons et mauvais souvenirs de la période coloniale.

Un objet particulièrement intéressant constituait un véritable palimpseste biographique en ce sens qu'il a servi de support pour remémorer toute une vie. Il s'agit d'un costume dont son propriétaire nous a rapporté les circonstances de son achat, les occasions au cours desquelles il l'a porté et qui lui ont permis de mener à bien certaines missions comme de convaincre ses patrons blancs d'autoriser les travailleurs à construire un cercle récréatif :

... c'est en 1958 que fut ouvert solennellement le cercle en question. C'est ce jour-là que je fus intronisé comme le premier président du cercle récréatif des travailleurs... Ce jour-là, j'avais porté ce costume. J'étais en compagnie de mon épouse... J'étais entouré des autorités, j'étais entouré des blancs. Ce costume est le souvenir de ce grand jour combien historique. J'étais entouré de blancs. J'étais habillé comme un blanc. Je parlais un français bien raffiné comme un blanc. Je n'avais de noir que la peau.

Grâce à ce costume aussi et lors de ses sorties pour se distraire après le travail

... je parvenais à défier, à surpasser les concurrents.

Souvenirs douloureux aussi, car en 1971 et avec la zaïrianisation, il fallut transformer le costume en abacost :

Ce fut un coup de foudre qui s'est abattu sur moi. J'étais malade. Je ne ressemblais plus à quelqu'un de cher. Sans ces habits, je n'existais plus. J'ai beaucoup souffert... Je vais te dire que c'est à partir de ce moment-là que le régime de

Mobutu a commencé à dégringoler. En prenant pareille décision, Mobutu a créé un mécontentement au sein de la population contre lui. En tout cas, je ne lui pardonnerai pas du tout.

Outre cette récolte d'objets utilitaires auprès des foyers, nous avons collecté de façon plus ciblée d'autres supports à l'exposition. Ainsi, Michel Ntambwe (autre collaborateur des historiens de l'UNILU) a contacté une vingtaine de peintres populaires de la ville pour qu'ils peignent deux tableaux sur le thème « Lubumbashi hier et aujourd'hui ». La production, variée et riche, s'axe essentiellement sur l'opposition de la prospérité des années coloniales ou de la première décennie après l'indépendance à l'anarchie de la fin du régime de Mobutu ou des temps présents. Ces tableaux palliaient le manque d'objets relatifs aux deux dernières décennies du 20^e siècle. Comme les autres objets, les peintures furent inventoriées dès leur arrivée au musée. A titre d'exemple :

Inv. : pe.2000.0005 et pe.2000.0006

Titres : « Transport dans le temps » (pe.2000.0005) et « Transport aujourd'hui » (pe.2000.0006)

Auteur : Ndaïe

Biographie : Agé de 54 ans. En dehors de la peinture, je fais la couture, l'agriculture. Dans le temps, j'étais aussi taximan.

Témoignage :

Le premier tableau est sur le transport dans le temps, dans cette ville de Lubumbashi. Le transport faisait la gloire de cette ville. Il était assuré par la société de transports en commun STK. Aux arrêts, il y avait toujours des bus d'aller et de retour. Ça faisait la gloire de la ville. Tout le monde trouvait une place assise dans les bus. Les handicapés ne payaient pas. Aux arrêts, on ne passait pas de longs temps à attendre le bus. A tout moment, il en montait et descendait. C'est une vieille gloire de la ville de Lubumbashi. Ce tableau me rappelle ce temps-là. Dans le deuxième tableau, il s'agit de la situation que nous connaissons aujourd'hui dans notre ville de Lubumbashi en ce qui concerne le transport. Il faut être souple pour trouver une place dans un taxi-bus. Nous n'entrons pas librement; c'est du cafouillage, à tel point qu'un handicapé se pose la question de savoir comment il peut trouver une place dans un taxi-bus actuellement. La ville de Lubumbashi n'était pas ainsi; le transport devient plus difficile; on devient un piéton; parfois, avoir un vélo est un luxe. Les travailleurs et les élèves arrivent toujours en retard au travail ou à l'école. La crise pétrolière est à la base de cette situation.

(Témoignage recueilli par Michel Ntambwe).

Quelques œuvres plus anciennes de la collection du Père Léon Verbeeck furent sélectionnées pour illustrer certains thèmes plus traditionnels de la peinture populaire ou qui n'étaient pas évoqués au départ des objets : loisirs (bar, événements sportifs), vie quotidienne (salons de coiffure) scènes villageoises, etc. Ces tableaux avaient souvent été acquis ou commandés par les ménages pour se remémorer et donner à voir aux visiteurs certains événements marquants.

Outre les peintures, des exemplaires ou reproductions de journaux et périodiques³ ont été rassemblés et commentés par Lwamba Bilonda afin de donner un aperçu de la

3. Exemples : *L'étoile du Congo*, *Le Progrès*, *Ngonga*, etc.

presse d'autrefois. Des dissertations ont aussi été commanditées dans le cadre d'un concours auprès d'élèves de 5^e et de 6^e année de l'enseignement secondaire, sur le thème « Lubumbashi hier et aujourd'hui », afin de se faire une idée de la mémoire des jeunes. Les plus intéressantes d'entre elles ont été affichées dans l'exposition. Marc de Haan et Muriel Muret⁴ ont pris en août 2000 de nombreuses photos de monuments et sites urbains qui ont servi à illustrer l'exposition. Enfin, des témoignages biographiques ont été récoltés auprès de témoins privilégiés choisis par le comité scientifique : un ancien travailleur de la Gécamines, un autre de la Société nationale de chemins de fer congolais (SNCC), une responsable de foyer social, un ancien scout, une ancienne de l'Association des femmes katangaises, un ancien domestique et le célèbre chanteur Edouard Masengo. Ces témoins sont venus raconter leur vie et leur expérience au musée lors de la semaine d'ouverture⁵. Des métis, anciens membres de l'Association des mulâtres, ont accepté de parler à l'enquêteur mais ont refusé de venir témoigner en public.

Promotion

Plusieurs actions de promotion ont été menées : nous avons présenté le projet au maire, au recteur de l'UNILU et au consul de Belgique. Tous ont été intéressés et ont apporté leur soutien, d'une manière ou d'une autre⁶. Le consul a accepté de prendre en charge les frais liés au vernissage de l'exposition. Malheureusement, quelques jours avant la date prévue, précisément au moment où nous allions lancer les invitations, un incident diplomatique a fait que nous avons dû tout annuler : le Parlement congolais venait d'être transféré de Kinshasa à Lubumbashi; la Belgique, en la personne du consul, n'avait pas répondu à l'invitation de participer à l'ouverture de la première session parlementaire, pour réagir au fait que les parlementaires n'avaient pas été élus. En réaction, les autorités de la ville ont annoncé qu'elles boycotteraient le vernissage. En d'autres termes, les journalistes de la Radio télévision nationale congolaise (RTNC), dont le rôle essentiel est de rapporter les activités des autorités locales, auraient été absents, eux aussi, nous privant ainsi d'une publicité fort opportune. Nous avons annulé le vernissage.

Ceci dit, la promotion a pu se faire par d'autres voies : messages radio, affiches, etc. Nous avons aussi profité des prises de vue de Marc de Haan pour le film « Ukumbusho » et de ce que celles-ci attiraient du monde pour parler du projet, donner des informations et distribuer des affichettes. Pour l'anecdote, un commerçant s'est permis d'imprimer et de vendre des tee-shirts ornés d'une reproduction du tableau qui illustrait nos affiches. Même s'il ne nous en avait pas demandé l'autorisation, cela a certainement servi notre promotion.

4. Respectivement journaliste et historienne de l'art.

5. Leurs récits constituent le thème principal du film de Marc de Haan (« Ukumbusho », diffusé sur Télé-Bruxelles le 7 janvier 2001).

6. Ainsi, le maire prit en charge le vernissage de la seconde exposition (avril-mai 2001). Il était d'autant plus intéressé par le projet que nous étions à dix ans de fêter le centenaire de la ville et que les expositions du cycle pourraient s'inscrire dans les manifestations futures.

Aspect muséographique

L'exposition a été organisée en plusieurs volets. Le premier, le plus important, était consacré aux objets, documents et photos récoltés, présentés par thèmes : objets-patrimoine/objets traditionnels, objets en rapport avec la femme, foyers sociaux, « évolués », scoutisme, documents administratifs, enseignement, vie politique, objets de consommation des années 1960-1970, photos, musique. Un deuxième volet était consacré à la presse. Un troisième, aux peintures (lorsqu'une peinture illustrait un thème abordé par la section « objets », elle était intégrée à ce volet. Enfin, les meilleures dissertations des élèves ont été affichées et un panneau supportait les photos des monuments et sites (cf. *photo 4* et *plan*).

Photo 4 – Vue de l'exposition

Au cours de la première semaine, une série d'animations a eu lieu, comme des après-midi de « conteurs », au cours desquelles les personnes qui avaient fourni des témoignages sont venues raconter leur vie et leur expérience. Ces séances étaient suivies de débats avec le public (*photo 5*). D'autres activités étaient plus ludiques, comme la prestation de *kalindula* (groupe musical de jeunes gens se réunissant par quartier pour animer des événements tels que le deuil et dont le contenu des chansons fait allusion, de manière humoristique, à des événements liés à la vie de quartier, de la ville ou du pays). La troupe de théâtre Mufwankolo monta et représenta une pièce intitulée *Maisha ya Lubumbashi*. Mufwankolo et sa troupe ont choisi d'axer leur pièce sur deux parties qui opposent, de manière fort manichéenne, la période coloniale (scènes mettant l'accent sur la discipline : école, contrôles d'identité, etc.) et la période post-indépendance (scènes de beuverie et de drague dans les bars, corruption, égoïsme des adultes autour de chiches repas) (*photo 6*).

Plan de l'exposition

Photo 5 – Edouard Masengo et Claude Mwilambwe lors du témoignage au musée

Photo 6 – Maisha ya Lubumbashi, scène de bar

Les visiteurs ont été nombreux lors de cette première semaine d'activités. Pour les après-midi de conteurs, on pouvait compter entre 30 et 40 personnes, généralement des universitaires. Le public était beaucoup plus varié et particulièrement nombreux pour les prestations des danseurs *kalindula* et d'Edouard Masengo, chanteur lushois très populaire dans les années 1950. La représentation de Mufwankolo a fait salle comble; nous avions loué, pour l'occasion, une grande salle de spectacle au centre-ville. L'exposition elle-même a surtout été visitée lors des activités, mais nous avons pu compter sur des visites régulières tout au long de sa durée. Durant cette période, une certaine émulation a fait que d'autres objets et témoignages ont pu être récoltés auprès de personnes qui se sont présentées spontanément après leur visite. Un cahier dans lequel les visiteurs étaient invités à consigner leurs remarques fait part de réactions enthousiastes, exhortant les organisateurs à poursuivre leur démarche en la médiatisant mieux afin de ne pas laisser perdre les souvenirs des anciens :

C'est une très bonne idée que les organisateurs ont eue. D'habitude, nous assistons à des expositions d'un genre actuel, alors que cette fois, nous sommes appelés à découvrir, ou plutôt à nous rappeler ce qu'a été le mode de vie de nos aînés et parents. Vraiment, coup de chapeau de ma part.

Je laisse ici une trace de l'impression que tout jeune Congolais en général et Lushois en particulier a sur l'exposition. A mon sens, je pense que cette exposition est organisée pour la jeunesse, afin qu'elle puisse jeter un regard sur le passé, un passé qui lui est toujours représenté paradisiaquement. Puissent de telles expositions continuer pour nous amener à nous positionner afin de mieux préparer l'avenir.

Après avoir parcouru les tableaux, les différents objets et les photos exposés, je viens de constater avec joie que dans notre pays en difficulté, il y a encore des gens qui se soucient de notre patrimoine culturel et historique disséminé dans différents coins et entre les mains de gens que nous côtoyons chaque jour. C'est surtout cet effort de réunir ces anciennes photos, ces vieux tableaux et ces vieux objets qui est louable.

Les visiteurs appréciaient essentiellement les sections consacrées à la mode et aux loisirs⁷ :

Cette exposition nous fait revivre l'histoire de la ville, de la province, la mode des femmes des années 1960, les archives des personnalités de l'époque, les vedettes comme Edouard Masengo. Nous les avons vus grâce à cette exposition. Le Musée a bien joué son rôle de conserver, d'exposer pour nous toutes ces mémoires.

En voyant les anciennes photos des dames et leurs pagnes, cela me donne l'image d'une femme belle, naturelle et joyeuse par rapport à ce que nous sommes aujourd'hui.

Ce qui m'a beaucoup marqué, c'est le gramophone, appareil utilisé sans courant, d'une manière manuelle. Une autre chose qui m'a marqué, c'est la veste que l'ancien musicien Edouard Masengo portait dans les années 1950 et aussi la photo de mariage d'Edouard Masengo.

7. C'est pour cette raison que le comité scientifique a choisi comme thème de la deuxième exposition (avril-mai 2001) « Femmes, mode et musique », dont le catalogue a depuis lors été publié (Sizaïre 2002).

Certains visiteurs avaient espéré un abord plus classique, plus chronologique et plus complet. En d'autres termes, ils s'attendaient à de l'histoire :

En général, le travail d'un Musée est de mettre dans la population l'esprit historiciste. Comme nous sommes dans les Mémoires de Lubumbashi, parlons au moins des sources de la création de notre ville, de son évolution sur tous les plans (politique, social, économique, culturel...) ainsi que de sa retombée, afin de voir les tenants et les aboutissants de l'exposition.

D'autres encore soulignent leur regret de ne pas voir abordés certains sujets :

J'aimerais suggérer aux organisateurs de faire ressortir l'Université de Lubumbashi et son influence dans cette ville lors d'une prochaine exposition.

Mon constat est que la vie de l'enfant n'est pas exposée, entre autres sur le plan de la maternité, du suivi PMI et de la scolarisation.

Je manifeste une petite inquiétude due au fait que l'aspect traditionnel qui devrait rappeler la société congolaise a été passé presque dans l'oubli.

A signaler aussi l'absence des expatriés. Visiblement, l'information n'est pas bien passée de ce côté-là. Si le vernissage avait eu lieu, ils auraient à tout le moins été présents lors de cet événement mondain⁸.

Clôture

A la fin de l'exposition, les peintures – commandées et achetées pour les besoins de l'exposition – restèrent bien entendu au musée. Comme un des objectifs du projet était de constituer une section d'Histoire/Mémoire au musée, le comité scientifique a fait une sélection des objets les plus intéressants et proposa leur achat à leurs propriétaires. Le prix était fixé au coût de remplacement majoré de 50%. La plupart des personnes ont accepté cette transaction, non par appât du gain mais mus par la perspective de transmettre une expérience, un vécu à plus de monde que le cercle familial restreint. A noter aussi que cette démarche a donné lieu à quelques tentatives de débordement et nous avons vu défiler au musée pas mal de personnes tentant de vendre leur fonds de tiroir.

Conclusion

Partant du constat que les collections du Musée de Lubumbashi, à l'instar de celles d'autres musées en Afrique, n'éveillaient pas un intérêt particulier auprès du public local, nous avons essayé de cerner ce qui pourrait tenir lieu de patrimoine à la population lushoïse. Pour ce faire, nous avons travaillé avec une série d'informateurs choisis en raison de leur âge et de leur désir de transmettre leurs souvenirs et leur vécu aux jeunes générations. Si les visiteurs ont manifesté un intérêt certain pour les objets exposés et leur contenu en termes de mémoire, force est de constater que c'est essentiellement

8. A propos des expatriés, mentionnons une réaction fort négative de leur part à la sortie du catalogue, sur base du témoignage de l'ancien domestique qui relate avoir eu une aventure sexuelle avec sa patronne blanche, fait qu'il relie à d'autres cas semblables puisque c'était assez répandu selon lui. Il semblerait que cette réaction serait due au fait qu'un tel témoignage jetterait le discrédit sur la moralité des femmes blanches d'Elisabethville, si l'on s'en rapporte à des réactions similaires qui ont suivi la sortie du film de Marc de Haan.

l'aspect performatif des activités organisées autour de l'exposition qui a suscité le plus de participation : débats autour des témoignages biographiques de nos conteurs (qui ont surtout attiré un public d'intellectuels et d'universitaires); prestations musicales d'Edouard Masengo et des *kalindula*; prestation théâtrale de Mufwankolo. Par ailleurs, loin de rejeter l'aspect mémoire, certaines remarques notées dans le Livre d'or donnent à penser que cette dimension devrait être étoffée et complétée par une mise en perspective plus historique.

Références bibliographiques

- BREYTENBACH, Cloete, 1997. *The Spirit of District Six*. Cape Town, Pretoria, Johannesburg : Human & Rousseau.
- GAUGUE, Anne, 1997. *Les Etats africains et leurs musées. La mise en scène de la Nation*. Paris-Montréal : L'Harmattan.
- PETT, Pierre et Violaine SIZAIRE, 2001. *Don et aliénation. Réflexion sur les objets-mémoires de Lubumbashi*. Communication présentée au congrès de l'Association canadienne des études africaines (Québec, 27-30 mai 2001).
- RAVENHILL, P. L , 1994. « Instruction publique, collections nationales et connaissance des musées en Afrique », in I. Seragelden et J. Taboroff (éds), *Culture et développement en Afrique*, pp. 197-310. Washington : Banque mondiale.
- SIZAIRE, Violaine (éd.)
2001. *Mémoires de Lubumbashi : images, objets, paroles. Ukumbusho (souvenir)*. Paris : L'Harmattan.
2002. *Mémoires de Lubumbashi. Femmes, mode, musique*. Paris : L'Harmattan.